

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an. 6 fr. »
Six mois. 3 fr. »
Trois mois. 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à l'Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an. 8 fr.
Six mois. 4 fr.
Trois mois. 2 fr.

Avis important

Pour nous éviter toute difficulté avec l'administration des postes, nous prions instamment nos camarades et correspondants, d'adresser désormais tout ce qui concerne Le Libertaire aux divers points de vue administration, tels que mandats et bons de poste, commandes de librairie, etc., etc., au nom de Pierre MARTIN, administrateur du Libertaire, 15, rue d'Orsel.

Pour la rédaction, faire les envois à SILVAIRE, même adresse.

Une Révolte Tragique

La sauvagerie anglaise

En plein cœur de Londres 1.000 policiers, deux régiments et quatre canons sont mobilisés contre deux anarchistes. Comment ils se défendent

L'héroïsme déployé par nos amis de Russie est pour stupéfier le monde. Deux d'entre eux viennent d'accomplir un exploit sans précédent au cœur même de l'immense cité de luxe et d'affaires — d'effroyables misères aussi — qu'est Londres. De l'aube au soir deux hommes ont soutenu, sous une pluie de balles, une bataille engagée contre toute une armée, et, plutôt que de se rendre, au moment où ils allaient, déjà criblés de blessures, être bombardés par des canons à tir rapide, ils ont incendié leur maison assiégée, puis se sont suicidés à coups de browning.

Nous sommes loin, on le voit, du « chiqué » formidable que fut le fameux « fort Chabrol ». On ne prend pas de ménagements avec les nôtres. Le bain, la torture, la guillotine, la potence et les fusillades sont pour eux ; ils le savent ; aussi eux seuls sont-ils capables de se défendre à la façon des héros de Houndsditch. L'Humanité devrait le savoir et ne pas supposer qu'il s'agissait de criminels de droit commun, sous prétexte d'éviter des représailles policières envers les réfugiés politiques de Londres, car cette supposition n'évitera rien du tout.

Voici les faits tels qu'ils sont rapportés par la presse bourgeoise, la seule qui ait pu nous renseigner jusqu'à présent.

LE PROLOGUE

On se rappelle que dans la nuit du 16 décembre dernier, cinq policiers des forces de la Cité se présentèrent au numéro 11 d'Exchange-Buildings, en vue d'y arrêter des individus dont les agissements suspects chaque nuit étonnaient les voisins et la police.

Les anarchistes veillaient. A peine la police avait-elle défoncé la porte après en avoir vainement demandé l'ouverture, que trois agents, frappés à mort par les balles des trois individus soupçonnés, Fritz, Peter the Painter et Gardstein, tombèrent pour ne plus se relever.

Les deux autres, grièvement blessés, roulèrent également à terre, tandis que les anarchistes s'enfuyaient.

Dans la lutte, cependant, Gardstein, identifié plus tard comme un nommé Mourontzeff, reçut, par accident, une balle destinée à un policeman ; transporté en hâte dans une maison de Grove street, il ne tarda pas à succomber.

Depuis la découverte du cadavre de Mourontzeff, la police avait rétréci son champ d'opérations, et trouvé au numéro 44 de Gold Street, toujours dans ce misérable et sordide quartier de Whitechapel, refuge de tous les Russes et israélites, une importante fabrique de bombes (?) et des liasses de lettres lui donnant de précieuses indications.

ON ATTAQUE

La police surveillait, depuis hier matin, le numéro 100 de Sidney street, qui a été aujourd'hui la forteresse derrière les murs de laquelle se sont froidement défendus, jusqu'à la mort, deux redoutables « bandits ».

Hier soir, très tard, les détectives apprirent que c'étaient bien les auteurs de la tragédie de Houndsditch qui se cachaient dans les deux chambres de l'étage supérieur de la maison surveillée.

Vers deux heures, ce matin, l'inspecteur Wensley, accompagné de quelques détectives, entra au numéro 100 de Sidney street.

Ils firent sortir les quatre personnes qui se trouvaient dans la maison, et un peu plus tard tentèrent d'arrêter les « bandits » qu'ils pensaient être encore au lit.

Mais ceux-ci, qui avaient probablement pris l'alarme, ne dormaient guère, comme bien l'on pense. Ils avaient soupçonné le danger, et dès l'entrée de la police dans la maison avaient dû prendre toutes leurs dispositions ; car lorsque les détectives voulurent défoncer leur porte, une demi-douzaine de détonations les firent réfléchir et battre précipitamment en retraite.

Cependant, au dehors, se formait un barrage imposant de plus de sept cents policiers ; puis vinrent les soldats, des fusiliers écossais.

La plupart, genou à terre ou couchés au milieu des rues, tenaient leurs carabines dirigées sur la maison où s'étaient retranchés les « bandits ». Une douzaine d'entre eux montèrent sur le toit d'un bar situé presque en face, et de là tirèrent un grand nombre de coups de feu sur les fenêtres de la chambre occupée par les anarchistes. Cette fenêtre, les assiégés avaient eu soin de la boucher avec des piques de bois de derrière lesquelles ils tiraient presque sans interruption.

EN PLEINE BATAILLE

Chaque fois qu'un coin de rideau se soulevait, cinquante fusiliers tiraient.

Par la fenêtre située à l'arrière de la maison, on put, quelques instants, apercevoir les « bandits » qui, l'air très calme, jetèrent un coup d'œil sur les policiers et se retirèrent.

Les balles des soldats ne furent probablement pas toutes perdues, car à un moment donné un coin du rideau se souleva, et une figure tout ensanglantée fit pendant deux ou trois secondes son apparition.

A onze heures, les soldats se rapprochèrent de la forteresse. Ce mouvement fut le signal d'une recrudescence intense dans le tir des « criminels ».

Vers midi, on se fût cru sur un champ de bataille. Les soldats et les « bandits » tiraient sans le moindre arrêt. Les balles sifflaient de tous côtés, au-dessus de la tête des policiers, dans les fenêtres des maisons voisines, sur les réverbères, etc.

Pendant cinq minutes, les fusils à tir rapide de cent de balles les fenêtres derrière lesquelles les anarchistes sont cachés, mais ces derniers ne répondent plus que faiblement. Il est midi et demi. Un silence tragique pèse sur le champ de bataille. Pendant une demi-heure, assiégés et assaillants se recueillent. Bientôt, des ordres brefs circulent dans la troupe et la fusillade recommence avec plus d'ardeur que jamais.

LES CANSONS !

A ce moment, de nouveaux renforts de gardes écossais apparaissent avec une mitrailleuse Maxim et on annonce l'arrivée prochaine de deux canons de plus gros calibre avec un détachement d'artillerie. On va bombarder le refuge des criminels ! Inutile ! Pendant que les canons arrivaient avec de

nouvelles troupes, un cri s'échappa de toutes les poitrines : « Le feu ! Le feu ! »

En effet, des fenêtres du second étage du numéro 100, une épaisse fumée sortait en tourbillons, légers d'abord, bientôt noirs et parsemés d'étincelles.

L'incendie fit des progrès rapides.

La maison ne fut bientôt plus qu'un immense brasier, et les coups de feu des anarchistes, d'abord plus espacés, cessèrent enfin.

Revolter au poing, policemen et détectives commencèrent à se rapprocher du numéro 100.

Avec un fracas formidable, le toit du fort s'effondra et s'abattit en partie dans la rue.

C'EST LA FIN

A deux heures dix, les pompiers reçurent enfin l'ordre de se mettre à la tâche.

Comme dernière précaution, un jet de vapeur fut dirigé vers la porte, afin de rendre impossible la fuite des anarchistes, et les pompiers s'occupèrent de protéger contre les flammes les maisons voisines.

Vers deux heures et demie, l'incendie était maîtrisé.

Alors commença, dans les décombres fumants, la sinistre besogne de la recherche des « bandits ».

Dans une pièce de derrière du rez-de-chaussée on retrouva leurs cadavres si atrocement carbonisés qu'ils étaient méconnaissables, mais la police est certaine que ce sont ceux de « Fritz » et de « Peter the Painter ».

Les deux corps étaient transpercés de balles.

En dehors de deux agents et de trois civils blessés par les anarchistes, six pompiers ont été blessés par la chute d'un mur de la maison incendiée.

Ces événements causent une impression très douloureuse dans Londres où l'on se demande si le gouvernement prendra enfin des dispositions pour purger le pays des bandits étrangers qui menacent la sécurité de ses habitants.

Voilà comment s'y prend la « libérale » Angleterre, sous un ministère ultra-démocratique, quand il s'agit d'anarchistes et de cette nouvelle arche sainte qu'est la police. Les dernières lignes montrent qu'on est décidé à porter à leur comble les mesures effroyables prises par le pays qui ose se dire le plus civilisé de la terre.

Nous pouvons nous le tenir pour dit : républiques, monarchies libérales ou autocraties, sous tous les régimes, nous nous trouverons, aux heures décisives, devant une sauvagerie gouvernementale digne des Gengis-Khan et des Attila. Le gouvernement de W. Churchill aurait détruit à coups de canon tout un quartier de Londres et fait périr des centaines de personnes plutôt que de ne pas atteindre deux hommes, nos amis, connus sous les noms de Fritz et de Pierre le Peintre.

Mais ceux-ci ont donné aux gouvernants une leçon terrible et à nous un magnifique exemple dont nous saurons nous souvenir.

Toute la presse bourgeoise, même en France, entonne, bien entendu, le « los » de la police Londonienne. Certains journaux, comme l'*Intransigeant* et le *Lokal Anzeiger* (de Berlin) concluent par l'espoir que désormais l'Angleterre refusera asile aux anarchistes de toute nationalité.

Les anarchistes sont des « monstres » qu'il faut détruire ! Soit, mais la cause qui les produit, la détruisez-vous ? Et cette cause, ce sont les quotidiens « faits divers » de la misère, analogues à celui-ci, de ce matin même :

Reims, 3 janvier. — Les époux Hausman,

marchands des quatre-saisons, ont été trouvés asphyxiés chez eux. Ce double suicide est attribué à la misère. (Havas.)

Que tant de malheureux, après avoir enrichi leurs exploités par toute une vie de travail et de privations aient une fin aussi affreuse, la voilà bien la vraie monstruosité sociale. Mais de celle-là vivent grassement tous nos maîtres, patrons, policiers et gouvernants. Tant qu'elle n'aura pas disparu, il y aura, quoi qu'on fasse, des anarchistes comme ceux de Sidney street, c'est-à-dire des révoltés d'un courage héroïque et d'une énergie que rien ne saurait dompter !



ROSETTE BIEN GAGNÉE

Il est d'usage, au premier de l'an, de donner des étrennes aux bons domestiques.

C'est pourquoi le ministère de l'intérieur vient de conférer la rosette rouge à M. Henry Béranger.

Ce publiciste s'est maintes fois signalé comme caudataire et thuriféraire de toutes les turpitudes perpétrées place Beauvau.

Ce surcroît d'« honneur » lui était bien dû.

AUTRES ÉTRENNES

Il n'y a pas d'étrennes que pour les amis de Briand ; qu'on en juge.

On poursuit Aubin pour avoir affiché, au nom des anciens condamnés militaires, une liste incomplète de quelques-uns des infortunés assassinés dans les bagnes africains.

En même temps, le Parquet fait connaître ses ordres — ceux du ministère — dans les poursuites intentées lors de la grève des cheminots.

L'on avait arrêté en masse, au petit bonheur. Ces messieurs font maintenant leur choix.

Et ce choix vise naturellement les militants dont les tendances « révolutionnaires » offensent le plus et dont les rothschildiens tiennent à se débarrasser : Bidamant, Renault, par exemple. Il y a aussi Le Guennic que l'on veut poursuivre sous « trois » motifs d'accusation pour avoir plus de chances de le faire écoper.

La Guerre Sociale n'est pas oubliée non plus. Auroy, Almeréya, Merle, Perceau sont désignés d'un seul coup aux vindictes judiciaires pour des articles dont on reconnaît qu'ils ne sont pas les auteurs.

C'est ça la liberté syndicale, la liberté de la presse, la liberté républicaine. Nos maîtres commencent bien l'année.

ILS SONT TOUJOURS QUATRE

Durand ne sera pas guillotiné, Durand n'ira pas au bagne.

Nous nous réjouissons de ce premier résultat obtenu par la solidarité ouvrière.

Mais dans la même affaire, il y a trois autres condamnés : Mathieu, Couillandre et Lefrançois, toujours sous le coup de huit et treize ans de travaux forcés.

Ces derniers ont été eux aussi victimes de témoignages suspects et d'une inculpation — meurtre prémédité — qui s'écroule aujourd'hui misérablement.

Il convient de ne pas les oublier.

A l'heure actuelle, l'abrogation complète du verdict de Rouen en ce qui concerne Durand est à peu près assurée. Les feuilles officielles et les parlementaires tiennent compte elles-mêmes de l'indignation unanime.

Mais les trois autres ? Nous espérons qu'ils ne seront pas

abandonnés aux lâches vengeances de la bourgeoisie.

Il faut que les quatre condamnés de Rouen soient remis en liberté.

Selon quelles formules, selon quels rites légaux, cela nous importe peu.

Les bourgeois sauront bien en trouver si les énergies populaires leur imposent cette solution.

N.-D. DU PLATIN

Ca nous manquait. Nous voici avec une nouvelle divinité sur le... dos. Après N.-D. de ceci, N.-D. de cela, vient N.-D. du Platin.

Celles que le Saint Esprit « visita » seront bientôt aussi nombreuses que les nymphes chevauchées par Jupiter.

Voici ce qu'on pouvait lire dans le Journal du mercredi 21 décembre de l'an 1910, en plein XX^e siècle :

« Regarde-la et prends ton vol »

Cet appel à la protection de Notre-Dame-du-Platin permit aux Blériot, aux Leblanc, aux Aubrun, aux Legagneux, d'étonner le monde de leurs prouesses audacieuses. Yachtsmen, automobilistes, aviateurs qui se sont mis sous son patronage, ont maintes fois reconnu le pouvoir et loué la bonté de celle qui dispose des éléments célestes. Aussi, la médaille éditée par Jouan pour M. Clerc, joaillier, place de l'Opéra, est-elle en même temps que la plus artistique des bijoux, le plus efficace brevet de sécurité pour les sportsmen et les touristes.

Certes ! Mais à quand N.-D. de la Vérole ?

Pour le Libertaire

Nous rappelons aux camarades que les chemins de fer de tous les réseaux, métropolitain compris, ne veulent plus recevoir LE LIBERTAIRE dans les bibliothèques de leurs gares depuis la grève des cheminots, à cause de l'appui que nous avons prêté à ces derniers. Cette saleté des Compagnies est TRES ONEREUSE pour nous. Nous aurions donc le plus grand besoin de compenser cette perte dans la vente par la bonne volonté de tous.

Pour cela de nouveaux dépositaires nous sont indispensables, c'est-à-dire des camarades qui se chargeraient de recevoir le journal chaque semaine, de le tenir à la disposition des lecteurs de leur localité et de nous régler chaque fin de mois.

Il ne faut pas que nous soyons obligés de réduire notre tirage et qu'ainsi la propagande souffre du boycottage des Compagnies.

Il nous revient parfois qu'ici ou là un camarade a déclaré ne pas s'intéresser au journal parce qu'il fut, il y a deux ou trois ans, trop préoccupé de malthusianisme, puis de naturisme, d'individualisme, etc. Nous croyons que la porte large ouverte à la discussion est une excellente chose et très anarchiste. Cependant la critique de ce système n'a plus aucune raison d'être ; ce serait du pur radotage. Depuis un an au moins LE LIBERTAIRE n'est qu'une feuille DE COMBAT ANARCHISTE REVOLUTIONNAIRE et n'a jamais cessé de l'être. Nous définissons qu'on nous signale sur ce point une défaillance.

Ainsi LE LIBERTAIRE fait une besogne qui lui est propre. Camarades, aidez-nous à la continuer, ou mieux, à l'étendre, à la renforcer par tous les moyens en votre pouvoir !

Souscription permanente

12^e Liste

Fourrey, 0 25 ; Dusseux, 1 fr. ; Giraudou, 0 50 ; Groupe d'éducation sociale à Angers, 4 fr. 25 ; Nugeyre, 2 fr. ; Picon, 0 40 ; Trudigne, 1 fr. ; Avenet, 0 50 ; Un jeune, 0 45 ; Roulet, 0 50 ; Ressort, 10 fr. ; X., 0 30 ; Un Espagnol, 0 25 ; Tony Gall, 2 fr. ; A. Mary, 0 40 ; Un instituteur, 0 25.

CONFERENCE SEBASTIEN FAURE

Aux Sociétés Savantes, 8, rue Danton, le lundi 9 janvier 1914, à 8 h. 1/2 du soir. Conférence publique et contradictoire de SEBASTIEN FAURE.

Sujet traité : POURQUOI ET COMMENT JE SUIS REVOLUTIONNAIRE.

Prix habituel des places. Portes ouvertes dès 7 h. 3/4.

La Graine Maudite

Une sainte fureur secoue tous les disciples de feu Piot. Le spectre de la dépopulation trouble leurs nuits ; ils gémissent sur l'appauvrissement, la disparition prochaine de la race. Alors que la famille allemande augmente, la famille française s'étiolle, se dessèche, se restreint tous les jours. C'est navrant. Et les repopulateurs s'en vont par les rues, ne rêvant que ventres arrondis et maudissant les citoyennes criminelles qui, sans remords, font de copieuses hécatombes de spermatozoaires.

Il faudrait sans doute, pour satisfaire ces pieuses ganaches, que l'on plaçât un gendarme dans chaque alcôve. Pandore, le code en main, veillerait à ce que les époux et les amants exécutassent leurs mutuelles fonctions comme il est prescrit, réglementairement.

Assis dans un fauteuil confortable et moelleux, les pieds sur les chenets, le repopulateur bécote les grandes familles. Il n'est rien de plus beau qu'une légion de bambins et de bambines gentiment habillés d'étoffes claires, pomponnés, frisés, s'ébattant au milieu d'un square, caquetant, piaillant, riant aux éclats ; voir aux repopulateurs croit entendre des voix aigrelettes, chanter des rondes et des rires clairs fuser joyeusement. Que c'est beau la famille, l'enfance, la joie saine, la concorde, la satisfaction du devoir accompli !

Ah oui ! mon vieux, c'est beau tout cela, c'est frais, ça chante, ça rayonne ; mais viens donc un peu te promener avec moi, je vais aussi t'en faire voir des bambins, tu me diras si la vue de ceux-là te réjouit ?

Tiens, nous sommes à Ménévalmont, à Saint-Ouen, au Kremlin-Bicêtre ; regarde les gosses de par ici, vois de quel affreux nippes ils sont vêtus, vois leurs pauvres faces flétries, amaigrées, vois la chlorose qui les mine, vois comme ils ont froid, comme ils ont faim !

Hein ! le repopulateur, que distu de ce spectacle ? Est-il consolant ? Te remplit-il d'une sainte allégresse ? Vas-tu, devant cette enfance blême, entonner ton hosanna, chanter le bonheur de procréer ?

Tiens, entends ces femmes en gésine ; elles sont couchées sur des grabats pousseux, dans d'effroyables taudis, sous les toits, tout en haut des grandes bâtisses grises que la démolition, la misère, la maladie, la mort, elles donnent le jour à de petits êtres chétifs, qui viendront un jour grossir l'armée de cette marmaille dépenalisée qui erre dans les rues, qui cherche sa vie dans les poubelles, qui subit tous les contacts, toutes les promiscuités, qui grandit dans la peine, la souffrance, le mal.

Ces gosses-là, fatalement, inéluctablement, deviendront de redoutables rôdeurs, des apaches dénués de sens moral, qui « dégringolent » froidement un « pantin » au coin d'une rue.

Ces gosses-là deviendront des pier-reuses qui « fauchent » l'argent des ouvriers attardés les soir de paye. Que voudrais-tu qu'ils devinssent, ces enfants qui poussent dans un véritable bouillon de culture ?

Si le repopulateur avait bien voulu quitter ses chenets, et était venu assister au spectacle auquel je le conviais, il m'eût sans doute répondu :

— Mon ami, ces gens-là n'ont que ce qu'ils méritent ; s'ils allaient moins souvent au cabaret, ils pourraient vêtir plus décentement leurs enfants, et leurs femmes n'accoucheraient pas sur des grabats, en des taudis malodorants.

Puis continuant, l'excellent type n'eût pas manqué de m'expliquer qu'avec trois francs par jour, une famille composée de quatre personnes pouvait très bien vivre. Ainsi, tel jour, on fait cuire des lentilles que l'on graisse d'un peu d'excellente margarine, et l'on déjeune royalement ; un autre jour, on s'attable devant une marmite de pommes de terre cuites à l'eau ; voilà des plats substantiels, voilà une cuisine économique et nutritive à la fois. Mais allez donc dire ça aux gens des faubourgs, ils ne veulent rien entendre, et s'obstinent à répéter que les quatre ou cinq francs qu'on leur octroie pour leur journée de travail ne sont point suffisants, qu'ils ne peuvent avec cela boucler la boucle de leur budget familial. Ces gens-là, vous dis-je, sont insatiables !

Et le bonhomme m'aurait reparlé du pays, de l'intérêt général, de la grandeur de la nation. Comme un leit-motiv, les mots : France, sol, puissance, seraient revenus fréquemment dans son discours, et, satisfait de soi-même, il m'eût invité à partager sa manière de voir, m'assurant que c'était la meilleure.

Bien ! n'en déplaise aux sous-Piot existants, et dussent les mânes de ce grand homme en frémir, nous disons, nous, aux miséreux, aux déshérités, à tous ceux que la malchance poursuit d'une haine tenace : « Mes amis, ne faites pas d'enfants ou faites-en le moins possible, car c'est fou, c'est criminel de

donner la vie à de petits êtres quand on ne peut même pas les nourrir.

« Ne vous préoccupez pas outre mesure de la grandeur de la nation ; ne prenez pas des vessies tricolores pour des lanternes, et les boniments pour des réalités. Vivez le mieux que vous pourrez, savourez goulûment les plaisirs de la chair, mes pauvres gens, ce sont encore les plaisirs les moins coûteux, à condition de savoir s'y prendre.

« Et vous tous, les amoureux, qui ajournez le bonheur de l'étreinte à cause du réveil douloureux, à cause de celui qu'on ne désire pas et qui viendrait peut-être, à cause de la morale, imbécile, hypocrite et méchante, à cause de l'opprobre qui accable la fille-mère, apprenez à rendre vos étreintes fertiles ; aimez-vous, et moquez-vous du reste. »

Quand, en dépit de tout, la vie s'éveille dans les flancs de l'épouse, de l'amante, et que cette vie nouvelle est la source de douleurs sans nombre, il vaut mieux que cette vie retourne au néant.

En face des repopulateurs à tous crins, nous disons bien haut qu'il vaut mieux supprimer un embryon que de laisser venir au monde un être voué à toutes les souffrances, et que de souffrir cruellement soi-même.

Dans cette société de gredins et d'imbéciles, d'affameurs et de moralistes, il faut surtout penser à ceux qu'on aime ; l'intérêt général, la grandeur de la nation viennent après. Quand ils crèvent déjà de misère et quand ils sentent le malheur, sous tous ses aspects, les frères de son aile noire, les époux familiaux et les amants craintifs ont le droit et même le devoir de s'en préserver comme ils le peuvent.

Eugène Peronnet.

La Complicité morale

Durand, le secrétaire du syndicat des charbonniers du Havre, vient de voir sa condamnation à mort commuée en celle de 7 années de réclusion.

Sept années de réclusion pour complicité morale ! Après Jour, secrétaire des serruriers, condamné à un an de prison pour ce même motif ; après Gorion, condamné à 30 mois de prison et 5 ans d'interdiction de séjour, parce que considéré comme meneur de la grève de Montmorency, qui se termina par la fusillade de Margency, où le jardinier du sénateur Leroux se conduisit en digne larbin, en bon serviteur de gros bourgeois, la machine à condamner fonctionne bien ! A qui le tour ?

Certes, Durand sera arraché à la réclusion comme il a été arraché à la mort et au bagne ; parce que contre cet ouvrier il n'y a aucune preuve ; parce que la magistrature a commis une gaffe en jetant en pâture à la bourgeoisie un homme dont l'innocence perçait de plus en plus à mesure que l'on analysait le jugement rendu par la Cour d'assises de la Seine-Inférieure.

Mais si, devant l'évidence des faits, la bourgeoisie sera obligée de rendre sa proie, le principe de la complicité morale n'en reste pas moins établi.

Si pour Durand, qui n'est pas anarchiste, des influences ont manœuvré en sa faveur, il n'en sera certainement pas de même lorsque ce sera un de nos amis qui sera en cause.

Un exemple ? Gorion ! Pourquoi Gorion est-il en prison ? Pourquoi est-il condamné à l'interdiction de séjour ? Parce qu'il est révolutionnaire, nettement partisan de l'action directe, parce qu'il est anarchiste.

Cette preuve est dans le réquisitoire même du procureur de la République qui déclare : « Gorion est signalé comme anarchiste dangereux ; il est inscrit sur la liste B de la préfecture de police ». Cette preuve est dans l'incohérence du traitement auquel on le soumet : d'abord aux politiques, à la prison de Pontoise, au droit commun ; à la Santé ; puis au droit politique, puis au droit commun !

La preuve que Gorion est condamné comme meneur, comme militant, est dans le jugement rendu dans l'affaire de Margency. Il y eut sept accusés : Gorion et six autres camarades.

Or, les charges relevées par le tribunal contre les six coaccusés de Gorion sont les blessures à eux faites par le jardinier Aurroy ; c'est avec de pareilles preuves qu'ils sont condamnés à 6 mois de prison.

Contre notre camarade, pas même cette preuve d'une blessure reçue, prouvant sa présence à cette bagarre ; et pourtant il est condamné à 2 ans de prison et cinq années d'interdiction ! Est-ce assez significatif ? Ne voit-on pas là une victime de la « complicité morale » ?

Gorion, sentant toute la monstruosité de la sentence prononcée contre ses camarades et lui, ne peut s'empêcher de

s'écrier : « Votre jugement est inique ; mes camarades et moi sommes innocents ; la justice d'aujourd'hui est une infamie ! »

Les chats-fourrés, probablement gênés de rencontrer un homme énergique leur crier la vérité, ajoutent à sa première condamnation un an de prison !

Cette condamnation n'est-elle pas un défilé lancé à la classe ouvrière au même titre que le jugement de Rouen ? Est-ce que les révolutionnaires qui mènent campagne pour Durand ; est-ce que les syndicalistes, la C. G. T., qui font de l'agitation pour l'innocent du Havre ; est-ce que nous les anarchistes qui apportons nos efforts pour enlever une victime à l'oppression bourgeoise, nous ne devons pas tous, en même temps qu'à Durand, faire rendre justice à Gorion ?

Le procès de ce camarade va prochainement venir en appel ; que l'énergique protestation de tous les révolutionnaires fasse que ce militant soit rendu à la liberté !

A. Dauthuille.

La Consigne est de tuer

« Nos soldats sont faits, parait-il, pour tuer les soldats » ennemis ». N'éprouvant aucun enthousiasme pour les tueries internationales, cet usage de l'armée ne me plait pas plus que les autres.

On n'a pas toujours d'« ennemis » sous la main ; alors on tue ce qu'on peut, au besoin des « alliés ».

C'est ce qui s'est passé l'autre jour à Toulon.

Une sentinelle est de faction — fusil chargé — la nuit. Des ombres s'approchent : « N'avancez pas ou je fais feu ! » crie le fidèle serviteur de la consigne. Les inconnus ne tiennent compte. On leur tire dessus. Résultat : un mort.

On s'aperçoit ensuite que ce cadavre est celui d'un matelot russe, un serviteur du tsar orthodoxe. Ils étaient venus à deux — l'autre a échappé aux balles — égarés par une commune ébriété. Ils n'ont pas entendu les sommations ou ne les ont pas comprises. C'est peut-être un crime digne de mort que de ne pas savoir le français.

Pour terminer, on nous annonce que le fusillé va être inhumé en grande pompe, avec le concours de toutes les troupes de la garnison (y compris ceux qui l'ont si aimablement envoyé dans un monde meilleur ?)

C'est un fait-divers. Un fait banal, après tout. On prend un jeune homme. On lui met un uniforme sur le dos, un fusil aux mains. Sous la menace des Biri-bi ou l'on tue les Aernoults, ou l'on fusille les Duléry, on le dresse. L'instrument est prêt.

On le place dans un coin, caserne, prison ou banque, ou encore près d'un palais où reposent nos gars nationaux. Et si quelqu'un s'approche, il peut, il doit tirer. Il est prêt à tuer le premier venu.

Ce n'est pourtant pas un monstre. Dans la vie ordinaire, il n'assommerait pas sans motif un inconnu désarmé. C'est un soldat. C'est une machine à tuer... Il tue.

Pétrus.

Fédération révolutionnaire communiste

La Fédération se réunira dimanche 8 janvier, salle Fabien, 70, rue des Archives, à 3 heures de l'après-midi, afin de discuter sur l'utilité des manifestations dans la rue et de leur organisation.

Tous les groupes devront s'y faire représenter afin que de cette réunion puisse sortir une ligne de conduite pour les camarades qui auraient à prendre une initiative dans un cas pressé, et que l'action soit menée suivant la conception générale.

Nos camarades de Pantin-Aubervilliers sont en train d'organiser une imprimerie communiste de propagande, qui nous aidera beaucoup dans l'avenir, puisque ces camarades se proposent de ne pas faire payer leur main-d'œuvre autant que faire se pourra ; c'est donc un atout de plus dans notre jeu, mais il est indispensable que tous nous les aidions, en prenant des carnets pour leur tombola-souscription, et que nous leur plaçons le plus de numéros possible et le plus activement.

Appliquons les principes du communisme en cette occurrence, apportons-leur pour l'instant notre concours ; ils nous le rendront plus tard.

Pour toutes les communications concernant la brochure antimilitariste que nous sommes en train de faire et qui sera distribuée à l'occasion des conseils de revision, s'adresser à Schneider, 126, avenue de Choisy.

LES MARTYRS DE CHICAGO (1887)
Une brochure, avec portraits de Spies, Lingg, Fischer, Engel, Parsons, Fielden, Schwalb et Neebe.
L'exemplaire, 5 centimes. Le cent, 3 fr. 50, franco.

Les camarades dont l'abonnement est échoué sont instamment priés de le renouveler afin d'éviter des frais de recouvrement inutilement dispendieux.

AUX BOURGEOIS

Braves gens, en 98 l'un des vôtres fut victime de la justice militaire et de la haine de caste ; il était riche, il était juif ; les catholiques qui n'oublient rien s'étaient souvenus de la sainte inquisition. Pour un soi-disant crime de trahison, la bande de calotins composée de jeunes cabotins bien pensants, de nationalistes et d'antisémites, envoya ce juif, nommé Dreyfus, à l'île du Diable. Mais ce n'était pas assez pour la horde de tortionnaires. Edouard Drumond et Rochefort, disciples du hideux Torquenada, proposèrent des supplices raffinés, l'un demandant que sur les yeux des dreyfusistes fussent apposées des coquilles de noix dans lesquelles on aurait, au préalable, enfoncé des araignées venimeuses ; l'autre parla de chemises soufrées, enflammées sur le dos des patients.

Pendant ce temps, ô dignes et respectables bourgeois, ô intégres journalistes et écrivains républicains, ô intellectuels marquants, vous vous remuiez au nom des droits de l'homme et du citoyen. Dans les réunions publiques vous clamez : « Nul n'a le droit d'être inquiété pour ses opinions politiques, philosophiques et religieuses ». Dans votre presse, Clemenceau, Briand, Viviani, Béranger, etc., etc., faisaient appel au Peuple. Car, à cette époque, le Peuple existait pour vous. Alors vous demandiez aux travailleurs, aux socialistes, aux révolutionnaires, et même, horreur ! aux anarchistes de se joindre à vous pour défendre le droit opprimé, la justice violée, les libertés acquises, dans la personne de l'un des vôtres. Dreyfus reconnu innocent, Dreyfus libre, c'était l'ère de justice, de bonté, de fraternité qui allait enfin apparaître. Vous nous disiez que si une telle iniquité frappait l'un des nôtres vous vous lèveriez pour le défendre, comme vous le faisiez pour le capitaine juif. Vous parliez alors, mes doux apôtres, de la suppression des conseils de guerre, de Biribi, et, malgré vos déclarations, Aernould, Guibert et quantité d'autres sont tombés là-bas, dans la

brousse, victimes des chaouchs, de la justice militaire que vous condamnerez, il y a 12 ans — parce que vous n'étiez pas les maîtres — et dont vous vous servez aujourd'hui.

En ces temps troublés, vous fîtes appel aux anarchistes pour défendre l'accès des bureaux de rédaction de vos journaux (s'en souvient-on encore à l'Aurore ?) aux bandes nationalistes composées de gens à tout faire, hormis le bien.

Or, aujourd'hui, l'un des nôtres est condamné comme le fut naguère Dreyfus ; celui-là n'est pas riche, c'est un ouvrier qui a commis le crime d'être secrétaire du syndicat des charbonniers du Havre ; comme le capitaine de 98, il est victime d'une haine sociale, haine de classe qui ne le cède en rien à la cruauté de celle de caste, — et cette classe est la vôtre, celle qui possède, qui jouit, qui opprime. Cet homme a un nom obscur, il s'appelle Durand, il n'est ni juif, ni catholique, ni protestant marquant. Sa famille, ses amis, ne possédant rien, ne peuvent semer l'or à profit, payer des plumitifs à tant la ligne ou des orateurs en renom pour le défendre. C'est pour quoi vous, les amis de la Vérité, (avec un grand V) n'avez pas entendu parler de lui, car nous savons, nous qui avons aidé à tirer le juif Dreyfus, capitaine et millionnaire, des griffes de ses bourreaux, que si vous aviez connu cette iniquité, vous auriez mis en branle : Les ligues républicaines des droits de l'homme et de l'Enseignement, le Parlement, les journaux, que vous auriez organisé réunions, meetings, que sais-je ? pour protester avec nous.

Fallières a déjà commué la peine de mort, appliquée à Durand par le jury de Seine-Inférieure, en 7 années de réclusion. J'espère que vous voudrez aller jusqu'au bout et faire reviser le jugement, à moins toutefois que vous ne réserviez, comme je le crois, votre pitié, votre justice aux riches et aux puissants, sachant que si vous vous dérangez pour l'un des nôtres, plus francs et plus loyaux que vous, nous ne vous ferions nulle promesse et que vous nous trouveriez derrière la barricade, après comme avant.

Emile Guichard.

PROPOS D'UN PAYSAN

Une Opinion sur Pasteur

« J'ai suivi attentivement la controverse avec Jacques et je trouve, ma foi, que tu ne t'en es pas trop mal sorti. Il est pourtant un point sur lequel je fais des réserves ; c'est quand tu dis que tel savant chimiste n'est pas fichu de faire une omelette ou une soupe à l'oignon. Je crois que tu te fourres le doigt dans l'œil. Car, en somme, la cuisine, la fabrication d'un mets quelconque, c'est tout simplement une grossière synthèse chimique. Quant à la chimie... eh bien, c'est une cuisine très fine et très précise, dans laquelle on parle un jargon scientifique, une langue à part, une façon d'ido ou d'esperanto. »

Voilà les propos que jeudi dernier tenait Lucien, le vieux professeur en retraite, et il ajoutait : Au sujet d'expériences intéressantes sur la génération spontanée, nous avons lu dans un journal anarchiste un éreintement en règle de Pasteur et du pastorisme. C'est, à mon avis, très exagéré et je tiens compte de la note de Jean Grave rendant justice au grand savant pour ses travaux bactériologiques.

On a dit dans les Temps Nouveaux qu'en 1863, Pasteur avait fait sa contre-expérience — controverse avec Pouchet sur la Génération spontanée — avec l'idée préconçue de faire sa cour au pouvoir et de s'attirer les faveurs du monde cléricale. C'est dans ce but qu'il ne voulait pas être un *vibrion*. Tu vas voir comment cette assertion est fautive ou outrée.

En 1847, Pasteur sortait premier de l'Ecole Normale — section des sciences — il était agrégé de l'Université. C'était déjà un homme marquant.

En 1852, il fait professeur à la Faculté de Sciences de Strasbourg, puis de Lille, il avait donc sous la main l'important laboratoire de la grande ville industrielle flamande.

En 1887, nous le trouvons directeur des Etudes scientifiques à l'Ecole Normale Supérieure, ayant sous sa direction les professeurs de chimie et le laboratoire de cette grande école.

Et ce serait sept ans plus tard, en 1893, qu'il aurait trahi sa conscience pour avoir la protection d'un ministre, juste au moment où l'Empire tournait

à gauche et devenait anticlérical ? Mais ces faveurs gouvernementales, Pasteur les avait déjà. Avant cette date, il était un savant officiel.

Note qu'en 1882, étant, comme je viens de le dire, directeur des Etudes scientifiques de l'Ecole Normale Supérieure, Pasteur fit une découverte qui fit grand bruit et d'où il tira la conclusion suivante : « Beaucoup d'êtres inférieurs ont le monopole de transporter l'oxygène de l'air en grande quantité sur les matières organiques complexes ; c'est un des moyens dont se sert la nature pour transformer en eau, en acide carbonique, en acide nitrique et en ammoniac, les éléments de ces matières élaborées sous l'influence de la vie. »

Cette découverte générale permit à d'autres savants d'isoler le ferment nitrique dont la découverte révolutionna la chimie agricole. Tu vois que Pasteur était déjà un grand personnage, une célébrité en 1882 ; et un an après, il aurait fait une manifestation cléricale pour gagner les faveurs officielles, à l'aube, je le répète, du fameux Empire libéral ?

Je ne le crois pas, et je ne crois pas davantage que Pasteur ait obéi à des préoccupations confessionnelles en ce qui concerne la génération spontanée. Il a laissé de côté sa foi catholique dans les contre-expériences qu'il a opposées à Pouchet.

Il a pu et dû se tromper, c'est mon avis. Mais a-t-il eu tant tort que cela en cette affaire ? Voyons un peu.

On parle à Pasteur d'une expérience qui a produit la génération spontanée d'êtres vivants. Son droit au doute est absolu. « Dans les sciences expérimentales, écrit-il à Pouchet, on a toujours tort de ne pas douter, alors que les faits n'obligent pas à l'affirmation... » Il avait donc le droit et même le devoir de reprendre cette expérience en s'assurant qu'au début de l'opération il n'y avait pas de germes dans le liquide servant à l'expérience. S'il y avait eu des germes au début, ils n'auraient fait que se développer pendant le temps d'observation. Pasteur commença à stériliser le liquide tout en y laissant les éléments nécessaires pour la formation et la nour-

Ainsi, nous avons dans notre localité industrielle deux centres d'organisation syndicale : l'un à la Bourse du Travail, et l'autre, celui où l'embrigadement se pratique ouvertement par les politiciens collectivistes, la Maison du Peuple. Ces deux milieux sont complètement antagoniques, mais cet antagonisme tend à s'atténuer et même à disparaître pour les raisons suivantes :

Les syndicats de la Maison du Peuple traversent actuellement une crise morale, on pourrait même dire marchent à une faillite des idées qui les animait. Ils ont subi la défection pour laquelle elle étaient destinés, un déficit s'est créé, un gouffre s'est ouvert et la chute est inéluctable. De ce fait, ces organisations inspirées par des politiciens sont forcées de venir solliciter leur admission à la Bourse du Travail pour s'y abriter. C'est le cas pour le syndicat du Bâtiment et pour celui du Textile. Ce dernier (genre Renard), ne tenait pas complé-

d'une déclaration faite par un de ses mem-
bres rappelant à l'orthodoxie ses collègues
en disant : « que, pour sauvegarder l'hon-
neur du syndicat, il ne fallait pas aller à
la B. D. T., foyer essentiellement écono-
mique. » C'est bien ça : la boîte en ques-
tion n'est pas une pétardière à candidats.

Il résulte de ce qui précède que tout grou-
pement qui conserve dans son sein l'in-
fluence de politiciens militants, ce groupe-
ment est menacé de voir couler tout ce
qu'il tentera d'édifier en vue de l'émancipa-
tion ouvrière ; car les politiciens ne peu-
vent arriver à leurs fins, qu'en sapant ou-
vertement ou hypocritement toute œuvre
qui ne sert pas à satisfaire leurs ambitions.

Aussi, ne nous lassons-nous pas de
faire de la propagande pour que nos cama-
rades des syndicats étendent nos idées et
se rendent compte de ce qu'est la philo-
sophie anarchiste. Nous les inviterons à
laisser de côté les légendes malaises qui
nous montrent comme des brigands, comme
des vils scélérats dont il faut se défendre.
Il faut leur expliquer ce que nous voulons
leur montrer par l'exemple de nos actes
que nous ne cessons d'être à l'avant-garde
de la bataille, recevant les premiers coups
et faisant face aux plus graves responsa-
bilités.

Faisons leur comprendre qu'on les trompe
quand on leur dit qu'en faisant de bon-
nes lois on travaille à leur affranchisse-
ment : c'est faux ! Au contraire, c'est la
lutte contre toutes les lois, c'est l'illégal-
isme contre tous les privilèges, c'est la
révolte brutale et vengeresse contre toutes
les institutions bourgeoises qui mettra fin
à l'esclavage économique, source de tous
les maux dont souffre le prolétariat.

Nous autres, anarchistes, affirmons de
plus en plus que le bulletin de vote n'est
que l'acquiescement au complet asservisse-
ment matériel et moral de la classe ou-
vrière, et que si les salariés veulent secouer
le joug s'émanciper, ils n'ont qu'à compter
sur eux-mêmes, sur la conscience de leurs
droits, acquis par le savoir d'abord, sur
leur énergie ensuite, et enfin, et par-dessus
tout, sur leur solidarité entre frères de
misère, sur leur union pour constituer une
force capable de terrasser la bête vorace
qu'est le capitalisme.

C'est pour toute cette propagande à faire
que les anarchistes troyens se préoccupent
de créer dans leur cité essentiellement in-
dustrielle un milieu où se rencontreront
non seulement les militants, mais aussi
tous les hommes avides de s'instruire par
l'échange d'idées, par l'enseignement donné
à l'aide du journal, de la brochure, du livre,
etc., etc.

Il ne faut pas oublier que l'anarchiste
sincère et intelligent dégage autour de lui
une influence bienfaisante. Il fait réfléchir,
penser, raisonner et quelquefois agir. Met-
tons-nous donc bravement à la besogne, et
surtout n'oublions pas que le meilleur pro-
cédé à employer pour faire comprendre à
nos semblables la justice d'une cause et la
beauté d'un idéal, c'est de servir avec dé-
vouement et désintéressement la première
et d'essayer autant que possible de vivre
en conformité avec le second.

MONTCEAU-LES-MINES

Le 11 décembre, le camarade E. Girault
a fait à Montceau, où il faisait une confé-
rence sur « Education et Révolution »,
à peine 130 à 140 personnes assistaient
à cette causerie intéressante. On ne croi-
rait pas être dans un pays soi-disant so-
cialiste, dont la municipalité entièrement
socialiste fut élue par près de 4.000 électeurs.

Et le camarade Yvetot a bien raison de
dire que partout où la politique... socialiste
ajoutée, prédomine, le syndicalisme
est presque mort et aucune éducation ré-
volutionnaire n'est faite. Notre cité mon-
tcelloise en est une belle preuve. Aussi à
cette conférence, aucun des manitous so-
cialistes ou syndicalistes n'assistait. Les
uns devaient être à la chasse, les autres
ou ne savaient pas ou ! De même certains cama-
rades révolutionnaires et libertaires occupés
sans doute à leur popote coopérative, ce
qui devait être plus intéressant qu'une réu-
nion de propagande éducative !

Bref, Girault nous traita son sujet admi-
rablement devant un auditoire sympathi-
que, à part quelques nullités réformistes
qui n'osèrent faire de la contradiction.

Notre camarade nous démontra que ce
n'est que par la violence que les bour-
geois de 93 purent se hisser au pouvoir, et
ce n'est que par la violence que nous ar-
riverons à démolir notre société infecte. Il

nous parla des révoltes successives faites
par nos ancêtres pour améliorer leur si-
tuation. Il nous expliqua ensuite le rôle des
éducateurs de l'enfant, des parents et des
membres de l'enseignement à l'heure ac-
tuelle. Il nous démontra l'absurdité de
l'école laïque ou autre, ainsi que l'idiotie
des soi-disants droits paternels et termina
dans une attaque contre la grande plaie so-
ciale, l'alcoolisme qui engendre des crimes
semblables à celui du Havre, où des ivro-
nes se querellent entre eux, et dont l'un
fut tué, tandis que bien malheureusement
c'est un camarade, Durand, qui en
supporte les conséquences.

Des applaudissements chaleureux ac-
cueillirent la péroraison du camarade.
La veille, il était allé à Gélendard, petit
patelin à côté de Montceau, où il avait en-
trepris tant de monde qu'il.

Seulement là se montrèrent quelques
contradictions, dont l'un, un ancien cure,
vint défendre la société bourgeoise. Il ap-
prouva la féroce répression poursuivie par
le triste sire Blandin, qu'il admirait, nous
dit-il ! Puis il nous parla de son Dieu et
autres balivernes aussi stupides. Girault
n'eut pas de peine à démontrer les argu-
ments de ce défrôqué, qui fut hué par les
assistants, en grande partie ouvriers. Puis
ce furent deux autres imbéciles, le père et
le fils (il ne manquait plus que le Saint-
Esprit) deux exploiters du pays, fondeurs,
je crois, qui vinrent bredouiller des phra-
ses incohérentes.

Le fils, d'un caractère méchant, parait-
il, insulta notre camarade et lui gaula de-
puis le haut de sa place que tous ces so-
cialistes (?) étaient tous les mêmes ! On

peut juger de l'intelligence de cet avorton
qui, ainsi que son père, n'avait rien com-
pris de la conférence.

La aussi, Girault fut approuvé par pres-
que toute la salle qui, comme je l'ai dit,
était composée d'ouvriers, lesquels, sans
être éduqués, ne sont pas encore pourvus
par la politique socialiste.

Espérons que ces deux réunions de pro-
pagande anarchiste et révolutionnaire ser-
viront à quelque chose. Il serait à souhai-
ter qu'il y en ait plus souvent.

J. Blanchon.

ITALIE

Mouvement social

A Bologne, lors du congrès syndicaliste,
l'ex-anarchiste Enrico Leone a fait un viru-
lent discours contre le parlementarisme.
Les congressistes, après une longue dis-
cussion, ont décidé de le combattre par-
tout. Ceci ne fit pas la joie de quelques-
uns qui abandonnèrent les syndicaux et
allèrent se réfugier sous le manteau du
parti socialiste (réformiste).

Notre camarade Pietro Gori est très
gravement malade ; il est soigné par sa
sœur, qui écrit aux journaux amis ita-
liens qu'il sera difficile de le guérir.

Encore une fois, après Tarente, les ca-
rabinieri ont gagné une victoire sur le
peuple des Abruzzes. Ces chiens de garde
sont très courageux... devant les ouvriers
sans défense.

Communications

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Hen-
ri-Chervin. — Jeudi 12 janvier à 8 h. 3/4, « L'Évo-
lution des Mondes », par Pratiello.

Groupe de « Terre Libre ». — Mardi 10 jan-
vier, café du Tambour, 10, place de la Bastille à
8 h. 3/4 du soir, conférence sur le Cas Dreyfus et
le Cas Durand par E. Janvion et F. Pringault, de
la C. G. T. Entrée libre.

Grande Tournée E. Girault. — Deuxième itiné-
raire : « Bagnes militaires et verdict de classe »,
sauvons Roussel ! sauvons Durand !. Tel est le
sujet des conférences du deuxième itinéraire. Les
camarades de Narbonne, Coursan, Lencole, Gu-
veillon, Maroussan, Saint-André de Roguillon,
Lézignan et Carcassonne sont priés de nous
faire savoir immédiatement s'ils désirent orga-
niser. M'écrire poste restante Marseille à E.
Girault.

Cercle d'Études et de Propagande de l'Égali-
tarianisme. 61, rue Blomet. — Samedi soir
7 janvier à 9 heures, conférence sur le syndica-
lisme entre les camarades Courty et Le Réfil.

La Libre Recherche (groupe d'études sociolo-
giques du quartier latin) le vendredi 6 janvier à
9 h., salle de La Luce Sociale, 16, rue Gré-
goire-de-Tours, causerie par Marcel sur Tolstoï.
Invitation cordiale à tous.

Libéria Stelo, association internationale des
esperantistes d'avant-garde. Cours organisés à
Paris :

La Bellevilloise, 23, rue Boyer, lundi et mer-
credi à 9 heures.

L'Égalitaire, 13, rue de Sambre-et-Meuse, mer-
credi 8 h. 1/2 :

La Luce sociale, 16, rue Grégoire-de-Tours,
jeudi 9 heures.

Chez Kupfer, 14, rue de la route d'Ivry, mer-
credi 9 heures.

Un cours gratuit d'Esperanto par correspon-
dance fonctionne toute l'année pour les cama-
rades habitants des localités dépourvues de cours.

Pour renseignements écrire : Libéria Stelo, 49,
rue du Breteuil (Paris) en joignant un timbre
pour réponse.

Cours supérieur d'Esperanto, par Aymonier à
partir du 13 janvier à 8 h. 3/4 à la Faculté des
lettres, 17, rue de la Sorbonne.

PANTIN-AUBERVILLIERS

Fédération communiste révolutionnaire (groupe
de Pantin), réunion le samedi 6 janvier à 8 h. 1/2
soir, salle Bourneuf, 67, route d'Aubervilliers.
67 à Pantin. Causerie par un camarade (présence
indispensable).

BEZONS

Fédération Communiste révolutionnaire (groupe
d'Études Sociales de Bezons). Tous les jeudis
à 8 h. 3/4 réunion du groupe, salle Marais, Rampe
du Pont.

Houilles-Carrières. — Les camarades de ces
villes, désirant fonder un groupe d'Études d'Ac-
tion sociale sont priés de se mettre en rapport
avec le groupe de Bezons, pour les renseigne-
ments. Écrire au camarade Nolot, 10, rue Villa
Gauthier, Bezons.

BOBIGNY

Grupo libertaria idista. — Dimanche 8, à 2
heures, 27, avenue de l'Harmonie, à Bobigny (6
Rues), conférence publique, gratuite et contra-
dictoire sur : « Pourquoi les révolutionnaires
doivent apprendre l'Ido ».

Dimanche 15 et dimanche suivants à 10 heures
matin, cours de Lingua Internacional
en 10 leçons.

BAYONNE-BIARRITZ-BOUCAU

Groupe d'éducation libre. — Les copains du
groupe se réuniront dimanche soir 8 janvier à
8 heures 3/4 au préau de la gare du B.A.B. à Biar-
ritz. Compte-rendu des concerts Bayonne et Biar-
ritz ; mise à l'étude de pièces nouvelles. Prière
d'être très exact.

BORDEAUX

Comité de défense sociale. — Samedi 7 janvier
à 9 heures précises du soir, 94, rue Porte-Dijeau,
salle du premier étage, sera fait une conférence
sur l'étudiant Rouquay sur le sujet suivant :
« L'Affaire Durand ». Les hommes épris de justice
ont-ils laissé faire 7 ans de réclusion à un
homme condamné par un verdict de classe ?
Tous les républicains ex-célestes, socialis-
tes, libertaires, anarchistes, sont invités à cette
première protestation de la jeunesse intellectuelle
de Bordeaux.

CHARTRES

Le samedi 7 janvier à 8 heures 3/4 du soir, salle
Mard, conférence par Loriot sur « La Répu-
blique et la peine de mort », « La condamnation
de Durand ».

MARSEILLE

Tous les dimanches, de 10 heures à midi et
de 5 heures à 8 heures du soir, causeries sur
« L'Hyponisme et le Magnétisme », par le pro-
fesseur Marada, au bénéfice des journaux
libertaires.

131, Grand Chemin de Toulon, bar Franc.

NICE

Groupe d'études sociales. — Dimanche 8 cou-
rant, à 4 h. 3/4 du soir, café Palace, 26, rue de
Bijon, causerie sur : « L'Hygiène » par un ca-
marade, docteur en médecine.

NIMES

Groupe d'Education libre. — Samedi 7 janvier

à 8 h. 3/4 du soir, Bar Lyonnais, boulevard Gam-
betta, réunion de tous les copains, la discussion
aura pour base : — Devons-nous rester étrangers
ou non à l'affaire Durand ?

Tous les syndiqués, les antiparlementaires, les
antimilitaristes, les révolutionnaires ou non sont
cordialement invités.

ROANNE

Le Groupe artistique Intersyndical et Coopé-
ratif l'Avenir organise pour samedi 7 janvier,
un grand concert à la Livaite, à 8 heures du
soir ; Entrée gratuite.

Les lecteurs du Libéraire sont cordialement
invités à cette soirée éducative.

Le groupe d'éducation sociale l'Avenir se réu-
nira le jeudi 12 janvier à 8 heures du soir à la
Bourse du Travail. Ordre du jour très important.
Les camarades révolutionnaires sont invités à
assister à cette réunion. Discussions courtoises et
libres.

TOULON

Une coopérative de consommation et de pro-
duction à base communiste est en voie de for-
mation. Les camarades qui désirent y participer
peuvent pour tous renseignements s'adresser tous
les soirs de 3 à 7 heures à la Jeunesse Libre, rue
Nicolas-Laugier, 14 premier étage.

TROYES

Groupes d'Études Sociales. — Réunion samedi,
7 janvier 8 h. 3/4, salle Guillaud, 32, rue Thiers.
Sujet : « Le local ». Urgence.

SUBSCRIPTIONS

POUR GORION

Clément, à Amiens, 3 fr.

POUR DURAND

Forichon, 1 fr. ; Manessat, 1 fr. ; Groslière,
0 50 ; Gonichon, 0 25 ; Antiviotard, 0 25.

Petite Correspondance

Les camarades qui correspondent avec
Kouault-Pitre sont priés de prendre note de sa
nouvelle adresse, 5, rue de Nantes, à Saint-
Nazaire.

Des camarades du Cher demandent un cama-
rade du Midi qui pourrait leur expédier des
produits alimentaires de la région : figues,
oranges, olives, etc. — Écrire à Alphonse
Jacquet, au Chêne-Creux, par Dejoines (Cher).

CARCASSONNE. — Le camarade Teyssier in-
forme que son adresse est 10, cours de la
Liberté, à Lyon.

A. PRIEUR. — Pas de mandat dans la lettre.

Un camarade vermois désire se mettre en
relation avec un autre camarade connaissant la
vermoiserie au tour. Écrire à Guillaume Nugeyre,
29, rue de Lyon, à Thiers.

CACHET. — Ai reçu ta lettre tard trop
répondre en temps utile. Donne la nouvelle
adresse : il y a trois lettres pour toi au Libé-
raire. Hayard, café Calmes.

DELAUMOUR. — Oui, les conditions de paie-
ment pour « Mon Professeur » sont toujours
les mêmes.

YRO. — Au prochain numéro.

EN VENTE AU « LIBÉRAIRE »

Toute commande de librairie doit être accom-
pagnée de son montant en timbres, mandats,
bons de poste ou tout autre valeur.
Adresser lettres et mandats à l'Administrateur
du Libéraire, 45, rue d'Orsel.

La deuxième colonne indique le prix par la
poste.

BROCHURES

ANARCHISME

Les Martyrs de Chicago	0 05	0 40
Aux jeunes gens (Kropotkine)	0 40	0 45
La morale anarchiste (Kropotkine)	0 40	0 45
Communisme et anarchie (Kropotkine)	0 40	0 45
L'Etat et son rôle historique (Kropot- kine)	0 25	0 35
Entre paysans (Kropotkine)	0 40	0 45
Aux anarchistes qui signorent (Ch. Albert)	0 40	0 45
A B C du libéralisme (Lernina)	0 40	0 45
L'Anarchie (Malatesta)	0 40	0 45
L'Anarchie (A. Girard)	0 40	0 45
Evolution et Révolution (E. Reclus)	0 40	0 45
Arguments anarchistes (Beaure)	0 20	0 25
La question sociale (S. Faure)	0 40	0 45
Les Anarchistes et l'affaire Dreyfus (S. Faure)	0 45	0 20
Organisation, initiative, cohésion (Jean Grave)	0 40	0 45
Le Patriotisme par un bourgeois, suivi des Déclarat. d'Emile Henry	0 40	0 45
Le Congrès anarchiste d'Amsterdam	1 25	1 35
Rapports au congrès antiparlemen- taire	0 50	0 60
Les déclarations d'Etienne	0 40	0 45

ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat.	0 40	0 45
La chair à canon (Manuel Devaldès)	0 15	0 20
Aux conscrits.	0 05	0 40
Lettrés de troupes.	0 40	0 45
Le Militarisme (Fischer)	0 13	0 45
L'antimilitarisme (Hervé)	0 40	0 45
Colonisation (Jean Grave)	0 40	0 45
Contre le brigandage marocain	0 25	0 40
La Révolte du 17.	0 10	0 45

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTI- PARLEMENTARISME, etc.)

Pages d'histoire socialiste (Tcherke- soff)	0 25	0 30
La loi des salaires (J. Guesde)	0 10	0 45
Le droit à la paresse (Lafargue)	0 40	0 45
Boycottage et sabotage	0 40	0 45
Le Machinisme (Jean Grave)	0 40	0 45
Grève et sabotage (Fortuné Henry)	0 40	0 45
L'A B C syndicaliste (Georges Yvetot)	0 40	0 45
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nettlau)	0 40	0 45
Mystification patriotique et solidarité proletarienne (Stackelberg)	0 40	0 45
Les Maisons qui tuent (M. Petit)	0 40	0 45
Le Salarial (Kropotkine)	0 40	0 45
Le syndicalisme dans l'évolution so- ciale (Jean Grave)	0 40	0 45
Grève générale, réformisme, grève gé- nérale révolutionnaire (C. G. T.)	0 40	0 45
Le Syndicat (Pouget)	0 40	0 45
Les lois scélérates	0 25	0 30
La grève générale (Aristide Briand)	0 05	0 45
Syndicalisme et révolution (D' Pier- rot)	0 40	0 45
Le parti du Travail (Pouget)	0 40	0 45
Le remède socialiste (Hervé)	0 40	0 45
Le désordre social (Hervé)	0 40	0 45
Vers la Révolution (Hervé)	0 40	0 45
Politique et socialisme (Ch. Albert)	0 60	0 65
Les travailleurs des villes aux tra- vailleurs des champs (Ch. Malato)	0 40	0 45
Le parlementaire (Laisant)	0 40	0 45

Si j'avais à parler aux électeurs (Jean Grave)	0 40	0 45
La grève des électeurs (Mirbeau)	0 40	0 45
L'école antichambre de caserne et de sacristie (Janvion)	0 40	0 45
Les crimes de Dieu (Sé. Faure)	0 45	0 20
La femme dans les U. P. (E. Girault)	0 45	0 20
La doctrine des Égauls (Extrait des œuvres de Babeuf)	0 50	0 60
Le Socialisme révolutionnaire (V. Gruftelhes)	0 40	0 45
L'école directe (Pouget)	0 40	0 45
Les bases du syndicalisme (Pouget)	0 40	0 45
Les métiers qui tuent (L. M. Bonneff)	0 70	0 75
Les Terrassiers (L. M. Bonneff)	0 45	0 20
Les Employés de magasin (L. M. M. Bonneff)	0 45	0 20
Bonneff	0 45	0 20
Les Boulangers (L. M. M. Bonneff)	0 45	0 20

ANTICLERICALISME ET DIVERS

Réponses aux paroles d'une croyante (Sébastien Faure)	0 45	0 20
Nos Seigneurs les Evêques (Hanriot)	0 05	0 10
Fin de la congrégation, commence- ment de la Révolution (Gohier)	0 20	0 25
La peste religieuse (Jean Moli)	0 40	0 45
Entretiens d'un philosophe avec la Maréchal (Diderot)	0 40	0 45
Dieu n'existe pas (D. Elmassian)	0 05	0 10
Le Néant (incombustibilité de l'âme (Lipav)	0 50	0 55
La panacée-révolution (Jean Grave)	0 40	0 45
Justice (Fischer)	0 45	0 20
Les Incendiaires, poème (E. Vernesch)	0 40	0 45
Le procès des quatre (Almervyda)	0 20	0 25
L'Education de demain (Laisant)	0 40	0 45
L'amour libre (Mad. Vernet)	0 40	0 45
L'immoralité du mariage (Chaugbi)	0 40	0 45
Pages choisies d'Aristide	0 40	0 45
Opinions subversives (Clemenceau)	0 45	0 20
L'Internationale, documents (James Guillaume), 5 volumes.	5	5 40
Les Hommes de révolution (Michel Zévaco, Jean Jaurès, Ernest Van- ghem, J. B. Clément, Sébastien Fau- re, Guesde, Allemande, Gérauld Ri- chard, La Livraison)	0 40	0 45
Vers la Russie libre (A. Bullard)	0 40	0 45
La Russie libre (A. Bullard)	0 40	0 45
Reflexions sur l'individualisme valides	0 80	1
La Hiérarchie des pouvoirs (Père Bar- basson)	0 05	0 40
L'Anarchie et l'Eglise (E. Reclus)	0 40	0 45
A bas les morts (Girault)	0 05	0 10

CHANSONS

La Muse Rouge (Le père Lapurge), chaque chanson.	0 15	0 20
En Normandie, chanson (M. Vernet)	0 40	0 45
Berceuse, avec musique (Madeleine Vernet)	0 20	0 25
Chansons de Ch. d'Avray :		
Chaque chanson	0 20	0 25

CARTES POSTALES

Portraits de Ferrer et de S. Villa- franca	0 40	0 45
La mort de Ferrer (Leurs arguments)	0 40	0 45
Vues de l'Avenir social (12 cartes Vues de « La Ruche » (12 cartes).	0 75	0 95
Cartes postales anticlericales (10 car- tes)	0 60	0 70

VOLUMES

ANARCHISME

L'Anarchie (Kropotkine)	1	1 40
L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave)	2 75	3 25
La Conquête du Pain (Kropotkine)	2 75	3
Anarchisme (Elzbacher)	3	3 50
Les paroles d'un révolté (Kropotkine)	1 25	1 75
La Douleur universelle (Sébastien Faure), nouvelle édition.	2 75	3 25

La Révolution et l'Idéal anarchique (Elisée Reclus).....	2 75	3 25
Œuvres de Bakounine, tomes I, II, III et IV, chaque volume.....	2 75	3 25
La Société Future (Jean Grave).....	2 75	3 25
Anarchistes (Mackay).....	2 75	3 25
La Société mourante et l'Anarchie (Grave).....	2 75	3 25
L'Individu et la Société (Grave).....	2 75	3 25
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (A. Delacour).....	3 »	3 50
Temps futurs. Socialisme Anarchie (Nag).....	2 75	3 25
Le Futurisme (G. Fournier) (Un Prospect).....	2 75	3 25
En marche vers la Société nouvelle (Cornéliussen).....	2 75	3 25
Philosophie de l'Anarchie (Malato).....	2 75	3 25
Le Socialisme en danger (Domela).....	2 75	3 25
Socialisme et Anarchisme (A. Ha nlon).....	3 »	3 50
Réformes, révolution (G. Grave).....	3 »	3 50
Psychologie de l'Anarchiste socialiste (Hanlon).....	2 75	3 25